

## SOMMAIRE

# Anthologie poétique

*Pour les élèves entrant en classe de Première*

1. **Rutebeuf**, « La Complainte Rutebeuf » (1260)
2. **Villon**, « Épitaphe Villon ou La Ballade des pendus » (1462)
3. **Marot**, « Petite épître au roi » (1538)
4. **Ronsard**, « Ode à Cassandre » (1550)
5. **Louise Labé**, « Je vis, je meurs... » (1555)
6. **Du Bellay**, « Heureux, qui comme Ulysse... » (1558)
7. **Marbeuf**, « Sonnet à Philis » (1628)
8. **La Fontaine**, « Les Animaux malades de la peste » (1678)
9. **Lamartine**, « Le Lac » (1820)
10. **Nerval**, « Fantaisie » (1834)
11. **Musset**, « Tristesse » (1840)
12. **Gautier**, « Dans la sierra » (1845)
13. **Hugo**, « Souvenir de la nuit du 4 » (1853)
14. **Baudelaire**, « Spleen IV » (1857)
15. **Baudelaire**, « Un hémisphère dans une chevelure » (1869)
16. **Verlaine**, « Mon rêve familial » (1866)
17. **Rimbaud**, « Voyelles » (1872)
18. **Rimbaud**, « Aube » (1875)
19. **Mallarmé**, « Sonnet en -yx » (1887)
20. **Apollinaire**, « Le Pont Mirabeau » (1913)
21. **Apollinaire**, « La Colombe poignardée et le jet d'eau » (1918)
22. **Éluard**, « La courbe de tes yeux... » (1926)
23. **Michaux**, « Icebergs » (1931)
24. **Ponge**, « Le Cageot » (1942)
25. **Desnos**, « Ce cœur qui haïssait la guerre » (1943)
26. **Prévert**, « Pater Noster » (1946)
27. **Queneau**, « Si tu t'imagines » (1948)
28. **Aragon**, « Strophes pour se souvenir » (1955)
29. **Senghor**, « À New York » (1956)
30. **Réda**, « La Bicyclette » (1989)

## (1) RUTEBEUF (1230-1285 ?)

*Contemporain de Saint-Louis, Rutebeuf est un poète de profession. Auteur d'une œuvre variée, il touche encore par son lyrisme personnel, comme dans les célèbres vers de la complainte qui suit.*

*À Alphonse de Poitiers, frère de Saint-Louis*

Les maux ne savent seuls venir :  
Tout ce qui devait m'advenir  
Est advenu.  
Que sont mes amis devenus  
Que j'avais de si près tenus  
Et tant aimés ?  
Je crois qu'ils sont trop clair semés  
Ils ne furent pas bien semés  
Et sont faillis<sup>1</sup>.  
De tels amis m'ont mal bailli<sup>2</sup>,  
Car dès que Dieu m'eut assailli  
De maint côté,  
N'en vis un seul en mon osté<sup>3</sup>.  
Je crois, le vent les a ôtés,  
L'amour est morte,  
Ce sont amis que vent emporte,  
Et il ventait devant ma porte,  
Ainsi les emporta.  
Car nul ne me reconforta  
Ni de son bien ne m'apporta.

*La Complainte Rutebeuf (1260 environ), extrait (vv. 107-126)*

<sup>1</sup> *Sont faillis* : m'ont fait défaut.

<sup>2</sup> *Mal bailli* : mal traité.

<sup>3</sup> *Osté* (hôtel) : logis.

## (2) François VILLON (1431 – après 1463)

*Poète « mauvais garçon », Villon a été condamné à la pendaison en 1462, et ne doit son salut qu'à un appel devant le Parlement. La « ballade des pendus » se présente comme une épitaphe à inscrire sur la potence...*

Frères humains qui après nous vivez,  
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,  
Car, si pitié de nous pauvres avez,  
Dieu en aura plus tôt de vous mercis<sup>4</sup>.  
Vous nous voyez ci<sup>5</sup> attachés cinq, six :  
Quant à la chair que trop avons nourrie,  
Elle est pièce<sup>6</sup> dévorée et pourrie,  
Et nous, les os, devenons cendre et poudre.  
De notre mal personne ne s'en rie<sup>7</sup> ;  
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

Si frères vous clamons, pas n'en devez  
Avoir dédain, quoique fûmes occis  
Par justice. Toutefois, vous savez  
Que tous hommes n'ont pas bon sens rassis<sup>8</sup> ;  
Excusez-nous, puisque sommes transis<sup>9</sup>,  
Envers le fils de la Vierge Marie,  
Que sa grâce ne soit pour nous tarie,  
Nous préservant de l'infemale foudre.  
Nous sommes morts, âme ne nous harie<sup>10</sup>,  
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

<sup>4</sup> *Mercis* : miséricorde, pitié.

<sup>5</sup> *Ci* : ici.

<sup>6</sup> *Pièce* : depuis longtemps.

<sup>7</sup> *Rie* : subjonctif de souhait (« que personne ne s'en moque »).

<sup>8</sup> *Rassis* : bien réfléchi.

<sup>9</sup> *Transis* : trépassés.

<sup>10</sup> *Harie* : subjonctif de souhait (« que personne ne nous harcèle »).

La pluie nous a débués<sup>1</sup> et lavés,  
 Et le soleil desséchés et noircis ;  
 Pies, corbeaux, nous ont les yeux cavés<sup>2</sup>,  
 Et arraché la barbe et les sourcils.  
 Jamais nul temps nous ne sommes assis ;  
 Puis çà, puis là, comme le vent varie,  
 À son plaisir sans cesser nous charrie,  
 Plus becquetés d'oiseaux que dés à coudre<sup>3</sup>.  
 Ne soyez donc de notre confrérie ;  
 Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

Prince Jésus, qui sur tous a maistrie<sup>4</sup>,  
 Garde qu'Enfer n'ait de nous<sup>5</sup> seigneurie :  
 À lui n'ayons que faire ni que soudre<sup>6</sup>  
 Hommes, ici n'a point de moquerie ;  
 Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

*Poésies diverses (1462)*

### (3) Clément MAROT (1496-1544)

*Ce poème est un témoignage de l'art des « Grands Rhétoriciens » : il est entièrement écrit en rimes équivoquées (qui forment des jeux de mots) et tout entier bâti autour du mot « rime ». Le poète montre ainsi tout son art à formuler la demande banale d'une protection du roi.*

<sup>1</sup> Débués : lessivés.

<sup>2</sup> Cavés : crevés.

<sup>3</sup> « Nous recevons plus de coups de bec d'oiseaux que ne sont martelés des dés à coudre ».

<sup>4</sup> Maistrie : maîtrise (pouvoir).

<sup>5</sup> De nous : sur nous.

<sup>6</sup> « Avec lui, n'ayons pas de compte à payer ».

En m'ébattant je fais rondeaux en rime,  
 Et en rimant bien souvent je m'enrime ;  
 Bref, c'est pitié d'entre nous rimailleurs,  
 Car vous trouvez assez de rimes ailleurs,  
 Et quand vous plaît, mieux que moi rimassez<sup>7</sup>.  
 Des biens avez et de la rime assez.  
 Mais moi, à tout<sup>8</sup> ma rime et ma rimaille,  
 Je ne soutiens (dont je suis marri<sup>9</sup>) maille<sup>10</sup>.  
 Or ce, me dit (un jour) quelque rimart :  
 « Viens çà, Marot, trouves-tu en rime art  
 Qui serve aux gens, toi qui as rimassé ?  
 – Oui vraiment (réponds-je) Henri Macé ;  
 Car vois-tu bien, la personne rimante,  
 Qui au jardin de son sens la rime ente<sup>11</sup>,  
 Si elle n'a des biens en rimoyant,  
 Elle prendra plaisir en rime oyant ;  
 Et m'est avis que, si je ne rimois,  
 Mon pauvre corps ne serait nourri mois  
 Ni demi-jour. Car la moindre rimette,  
 C'est le plaisir où faut que mon ris<sup>12</sup> mette. »  
 Si vous supplie qu'à ce jeune rimeur  
 Fassiez avoir un jour par sa rime heur,  
 Afin qu'on die<sup>13</sup>, en prose ou en rimant :  
 « Ce rimailleur, qui s'allait enriment,  
 Tant rimassa, rima et rimonna,  
 Qu'il a connu quel bien par rime on a. »

*Œuvres (1538)*

<sup>7</sup> François I<sup>er</sup> lui-même composait des poèmes.

<sup>8</sup> Tout à ma rime et rimaille, c'est-à-dire entièrement occupé par le travail poétique.

<sup>9</sup> Marri : chagriné.

<sup>10</sup> Je ne soutiens... maille : je ne peux subvenir à mes besoins.

<sup>11</sup> Enter : greffer (le poète fait une greffe dans le jardin du « sens »).

<sup>12</sup> C'est le plaisir où il faut que je mette mon « ris » (mon rire).

<sup>13</sup> Die : forme ancienne du subjonctif « dise ».

#### (4) Pierre de RONSARD (1524-1585)

*Appartenant au groupe de la Pléiade, Ronsard imite les grands poètes de l'Antiquité et de la Renaissance italienne. Il reprend ici le genre antique de l'ode pour s'adresser à Cassandre, fille d'un banquier italien, et illustrer le célèbre précepte carpe diem (« cueille le jour ») du poète latin Horace.*

Mignonne, allons voir si la rose  
Qui ce matin avait déclose<sup>1</sup>  
Sa robe de pourpre au Soleil,  
A point perdu cette vêprée<sup>2</sup>  
Les plis de sa robe pourprée,  
Et son teint au vôtre pareil.

Las ! Voyez comme en peu d'espace,  
Mignonne, elle a dessus la place,  
Las ! las ! ses beautés laissé choir !  
Ô vraiment marâtre Nature,  
Puisqu'une telle fleur ne dure,  
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous m'en croyez, mignonne,  
Tandis que votre âge fleuronne  
En sa plus verte nouveauté,  
Cueillez, cueillez votre jeunesse,  
Comme à cette fleur la vieillesse  
Fera ternir votre beauté.

*Odes, livre I (1550)*

---

<sup>1</sup> *Déclose* : ouvert.

<sup>2</sup> *Cette vêprée* : ce soir.

#### (5) Louise LABÉ (1526-1565)

*Louise Labé est une femme remarquable : elle connaît le latin, les langues modernes, l'équitation et l'escrime – toutes choses inaccessibles aux femmes de l'époque. Son œuvre poétique fait une grande place à la passion amoureuse.*

Je vis, je meurs ; je me brûle et me noie ;  
J'ai chaud extrême en endurent froidure :  
La vie m'est et trop molle et trop dure.  
J'ai grands ennuis<sup>3</sup> entremêlés de joie.

Tout à un coup je ris et je larmoie,  
Et en plaisir maint<sup>4</sup> grief<sup>5</sup> tourment j'endure ;  
Mon bien s'en va, et à jamais il dure ;  
Tout en un coup je sèche et je verdoie.

Ainsi Amour inconstamment me mène ;  
Et quand je pense avoir plus de douleur,  
Sans y penser je me trouve hors de peine.

Puis, quand je crois ma joie être certaine,  
Et être au haut de mon désiré heur<sup>6</sup>,  
Il me remet en mon premier malheur.

*Sonnets, sonnet VIII (1555)*

---

<sup>3</sup> *Ennuis* : tourments.

<sup>4</sup> *Maint* : de nombreux.

<sup>5</sup> *Grief* (ici adjectif, à prononcer en une seule syllabe) : pénibles.

<sup>6</sup> *Heur* : bonheur.

## (6) Joachim DU BELLAY (1522-1560)

*Poète de la Pléiade admiratif de l'Antiquité, Du Bellay était enthousiaste à l'idée d'accompagner son oncle cardinal pour un séjour à Rome, mais il a été très déçu par la ville papale. Les 191 sonnets des Regrets témoignent de son désenchantement.*

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,  
Ou comme cestuy-là qui conquiert la toison<sup>1</sup>,  
Et puis est retourné, plein d'usage<sup>2</sup> et raison,  
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas ! de mon petit village  
Fumer la cheminée, et en quelle saison  
Reverrai-je le clos<sup>3</sup> de ma pauvre maison,  
Qui m'est une province et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,  
Que des palais romains le front audacieux :  
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine<sup>4</sup>,

Plus mon Loire gaulois<sup>5</sup> que le Tibre latin<sup>6</sup>,  
Plus mon petit Liré<sup>7</sup> que le mont Palatin<sup>8</sup>,  
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

*Les Regrets, sonnet 31 (1558)*

---

<sup>1</sup> *Cestuy-là* désigne Jason, parti avec ses compagnons conquérir la mythique Toison d'or en Colchide, sur le rivage de la mer Noire (mythologie grecque).

<sup>2</sup> *Usage* : expérience.

<sup>3</sup> *Clos* : enclos, jardin.

<sup>4</sup> L'Anjou est une région productrice d'ardoise.

<sup>5</sup> *Mon Loire gaulois* : le nom des fleuves est masculin en latin.

<sup>6</sup> *Le Tibre latin* : Rome a été construite sur les bords du fleuve Tibre.

<sup>7</sup> *Liré* : village natal de Du Bellay.

<sup>8</sup> *Mont Palatin* : l'une des sept collines de Rome.

## (7) Pierre de MARBEUF (1596-1645)

*Poète du mouvement baroque, Marbeuf en reprend ici les thèmes traditionnels – l'eau et l'amour, tout en jouant sur les mots avec virtuosité...*

### SONNET À PHILIS

Et la mer et l'amour ont l'amer pour partage,  
Et la mer est amère, et l'amour est amer,  
L'on s'abîme en l'amour aussi bien qu'en la mer,  
Car la mer et l'amour ne sont point sans orage.

Celui qui craint les eaux, qu'il demeure au rivage,  
Celui qui craint les maux qu'on souffre pour aimer,  
Qu'il ne se laisse pas à l'amour enflammer,  
Et tous deux ils seront sans hasard de naufrage.

La mère de l'amour<sup>9</sup> eut la mer pour berceau,  
Le feu sort de l'amour, sa mère sort de l'eau,  
Mais l'eau contre ce feu ne peut fournir des armes.

Si l'eau pouvait éteindre un brasier amoureux,  
Ton amour qui me brûle est si fort douloureux,  
Que j'eusse éteint son feu de la mer de mes larmes.

*Recueil des vers de M. de Marbeuf (1628)*

---

<sup>9</sup> Selon la mythologie grecque, Aphrodite, déesse de la beauté et mère d'Éros, dieu de l'amour, serait née des flots de la mer, non loin de l'île de Chypre.

## (8) Jean de LA FONTAINE (1621-1695)

« Je me sers d'animaux pour instruire les hommes », affirme La Fontaine dans sa « Dédicace à Monseigneur le Dauphin ». Ses fables joignent en effet l'utile à l'agréable, en proposant au lecteur une réflexion morale aussi bien que politique à travers un récit animalier...

### LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE

Un mal qui répand la terreur,  
Mal que le Ciel en sa fureur  
Inventa pour punir les crimes de la terre,  
La Peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),  
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron<sup>1</sup>,  
Faisait aux animaux la guerre.  
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :  
On n'en voyait point d'occupés  
À chercher le soutien d'une mourante vie ;  
Nul mets n'excitait leur envie ;  
Ni Loups ni Renards n'épiaient  
La douce et l'innocente proie.  
Les Tourterelles se fuyaient ;  
Plus d'amour, partant<sup>2</sup> plus de joie.  
Le Lion tint conseil, et dit : « Mes chers amis,  
Je crois que le Ciel a permis  
Pour nos péchés cette infortune ;  
Que le plus coupable de nous  
Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;  
Peut-être il obtiendra la guérison commune.  
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents<sup>3</sup>  
On fait de pareils dévouements<sup>4</sup> :

Ne nous flattons donc point ; voyons sans  
[indulgence  
L'état de notre conscience.  
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons  
J'ai dévoré force moutons ;  
Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense :  
Même il m'est arrivé quelquefois de manger  
Le Berger.  
Je me dévouerai donc, s'il le faut ; mais je pense  
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :  
Car on doit souhaiter selon toute justice  
Que le plus coupable périsse.  
– Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi ;  
Vos scrupules font voir trop de délicatesse<sup>5</sup> ;  
Eh bien, manger moutons, canaille, sottise espèce,  
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes,  
[Seigneur,  
En les croquant beaucoup d'honneur.  
Et quant au Berger l'on peut dire  
Qu'il était digne de tous maux,  
Étant de ces gens-là qui sur les animaux  
Se font un chimérique empire<sup>6</sup>. »  
Ainsi dit le Renard, et flatteurs d'applaudir.  
On n'osa trop approfondir  
Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puissances,  
Les moins pardonnables offenses.

Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins<sup>7</sup>,  
Au dire de chacun, étaient de petits saints.  
L'Âne vint à son tour, et dit : « J'ai souvenance  
Qu'en un pré de moines passant,  
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense  
Quelque diable aussi me poussant,  
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.  
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net. »  
À ces mots on cria haro<sup>8</sup> sur le baudet.  
Un Loup quelque peu clerc<sup>9</sup> prouva par sa  
[harangue<sup>10</sup>  
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,  
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.  
Sa peccadille<sup>11</sup> fut jugée un cas pendable.  
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !  
Rien que la mort n'était capable  
D'expier son forfait : on le lui fit bien voir.  
  
Selon que vous serez puissant ou misérable,  
Les jugements de Cour vous rendront blanc ou noir.

*Fables*, livre VII, fable 1 (1678)

<sup>1</sup> *Achéron* : fleuve des Enfers dans la mythologie.

<sup>2</sup> *Partant* : par conséquent.

<sup>3</sup> *Accidents* : hasards malencontreux.

<sup>4</sup> *Dévouements* : sacrifices volontaires.

<sup>5</sup> *Délicatesse* : scrupule.

<sup>6</sup> *Un chimérique empire* : un pouvoir imaginaire.

<sup>7</sup> *Mâtins* : gros chiens de garde.

<sup>8</sup> *Haro* : terme juridique. Celui sur lequel on crie haro va être jugé aussitôt.

<sup>9</sup> *Clerc* : savant, lettré. Homme de justice ou d'Église.

<sup>10</sup> *Harangue* : discours public.

<sup>11</sup> *Peccadille* : faute mineure.

## (9) Alphonse de LAMARTINE (1790-1869)

*L'immense succès des Méditations poétiques, en 1820, marque le début du romantisme. La poésie poignante du « Lac » rappelle le souvenir de Julie Charles, l'amante défunte avec laquelle le poète avait vogué sur le lac du Bourget : de cette aventure, Lamartine tire la plus célèbre des « méditations » sur la fuite du temps.*

### LE LAC

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,  
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,  
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges  
Jeter l'ancre un seul jour ?

Ô lac ! l'année à peine a fini sa carrière,  
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,  
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre  
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes ;  
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés ;  
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes  
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;  
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,  
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence  
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre  
Du rivage charmé frappèrent les échos ;  
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère  
Laissa tomber ces mots :

« Ô Temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,  
Suspendez votre cours !  
Laissez-nous savourer les rapides délices  
Des plus beaux de nos jours !

Assez de malheureux ici-bas vous implorent ;  
Coulez, coulez pour eux ;  
Prenez avec leurs jours les soins<sup>1</sup> qui les dévorent ;  
Oubliez les heureux.

Mais je demande en vain quelques moments encore,  
Le temps m'échappe et fuit ;  
Je dis à cette nuit : "Sois plus lente" ; et l'aurore  
Va dissiper la nuit.

Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,  
Hâtons-nous, jouissons !  
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;  
Il coule, et nous passons ! »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,  
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,  
S'envolent loin de nous de la même vitesse  
Que les jours de malheur ?

Hé quoi ! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace ?  
Quoi ! passés pour jamais ? quoi ! tout entiers perdus ?  
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,  
Ne nous les rendra plus ?

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,  
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?  
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes  
Que vous nous ravissez ?

Ô lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !  
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,  
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,  
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,  
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,  
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages  
Qui pendent sur tes eaux !

Qu'il soit dans le zéphyr<sup>2</sup> qui frémit et qui passe,  
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,  
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface  
De ses molles clartés !

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,  
Que les parfums légers de ton air embaumé,  
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,  
Tout dise : « Ils ont aimé ! »

*Méditations poétiques (1820)*

---

<sup>1</sup> Soins : soucis.

---

<sup>2</sup> Zéphyr : brise légère.

**(10) Gérard de NERVAL (1808-1855)**

*La poésie du romantique Nerval, souvent hermétique, fascine par la pureté de sa langue. Il dit lui-même que ses sonnets « perdraient de leur charme à être expliqués si la chose était possible ».*

FANTAISIE

Il est un air pour qui je donnerais  
Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber<sup>1</sup>,  
Un air très vieux, languissant et funèbre,  
Qui pour moi seul a des charmes secrets.

Or, chaque fois que je viens à l'entendre,  
De deux cents ans mon âme rajeunit ;  
C'est sous Louis Treize... – et je crois voir s'étendre  
Un coteau vert que le couchant jaunit ;

Puis un château de brique à coins de pierre,  
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,  
Ceint de grands parcs, avec une rivière  
Baignant ses pieds, qui coule entre des fleurs.

Puis une dame, à sa haute fenêtre,  
Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens...  
Que, dans une autre existence peut-être,  
J'ai déjà vue – et dont je me souviens !

*Odelettes (1834)*

**(11) Alfred de MUSSET (1810-1857)**

*En 1840, prématurément usé par l'alcool et des liaisons sans lendemain, le romantique Musset compose l'amer bilan de « Tristesse ». Griffonné pendant une nuit d'insomnie, il n'était pas destiné à la publication, mais a été retrouvé par un ami qui l'a fait paraître.*

TRISTESSE

J'ai perdu ma force et ma vie  
Et mes amis et ma gaieté ;  
J'ai perdu jusqu'à la fierté  
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la Vérité,  
J'ai cru que c'était une amie ;  
Quand je l'ai comprise et sentie,  
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,  
Et ceux qui se sont passés d'elle  
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.  
Le seul bien qui me reste au monde  
Est d'avoir quelquefois pleuré.

*Poésies nouvelles (1840-1849)*

---

<sup>1</sup> Rossini (1792-1898), Mozart (1756-1826) et Weber (prononcer ici « Vèbre ») sont des compositeurs.



## (12) Théophile Gautier (1811-1872)

Après des débuts aux côtés des romantiques, Gautier s'en écarte et rejette le lyrisme sentimental et l'engagement en poésie. Ses poèmes témoignent désormais d'un culte de la perfection formelle. Il conçoit la doctrine de l'Art pour l'Art (qui aboutira au mouvement du Parnasse) : la création est un absolu coupé de toute autre utilité qu'elle-même.

### DANS LA SIERRA

J'aime d'un fol amour les monts fiers et sublimes !  
Les plantes n'osent pas poser leurs pieds frileux  
Sur le linceul<sup>1</sup> d'argent qui recouvre leurs cimes ;  
Le soc<sup>2</sup> s'émousserait à leurs pics anguleux.

Ni vigne aux bras lascifs<sup>3</sup>, ni blés dorés, ni seigles ;  
Rien qui rappelle l'homme et le travail maudit.  
Dans leur air libre et pur nagent des essaims d'aigles,  
Et l'écho du rocher siffle l'air du bandit.

Ils ne rapportent rien et ne sont pas utiles ;  
Ils n'ont que leur beauté, je le sais, c'est bien peu ;  
Mais moi je les préfère aux champs gras et fertiles,  
Qui sont si loin du ciel qu'on n'y voit jamais Dieu !

*España (1845)*

<sup>1</sup> *Linceul* : pièce de toile dans laquelle on ensevelit un mort.

<sup>2</sup> *Soc* : pièce travaillante de la charrue, qui découpe horizontalement la bande de terre et en amorce le soulèvement.

<sup>3</sup> *Lascif* : qui incite à la sensualité.

## (13) Victor HUGO (1802-1885)

En 1853, le plus célèbre des poètes romantiques est en exil à Jersey, depuis le coup d'état de Napoléon III (décembre 1851), qu'il dénonce comme un usurpateur dans son recueil satirique *Les Châtiments*. Ce poème évoque le souvenir de la mort d'un enfant, pendant la violente répression d'une insurrection populaire, deux jours après le coup d'état.

### SOUVENIR DE LA NUIT DU 4

L'enfant avait reçu deux balles dans la tête.  
Le logis était propre, humble, paisible, honnête ;  
On voyait un rameau béni sur un portrait.  
Une vieille grand-mère était là qui pleurait.  
Nous le déshabillions en silence. Sa bouche,  
Pâle, s'ouvrait ; la mort noyait son œil farouche ;  
Ses bras pendants semblaient demander des appuis.  
Il avait dans sa poche une toupie en buis.  
On pouvait mettre un doigt dans les trous de ses plaies.  
Avez-vous vu saigner la mûre dans les haies ?  
Son crâne était ouvert comme un bois qui se fend.  
L'aïeule regarda déshabiller l'enfant,  
Disant : – Comme il est blanc ! Approchez donc la lampe.  
Dieu ! ses pauvres cheveux sont collés sur sa tempe ! –  
Et quand ce fut fini, le prit sur ses genoux.  
La nuit était lugubre ; on entendait des coups  
De fusil dans la rue où l'on en tuait d'autres.  
– Il faut ensevelir l'enfant, dirent les nôtres.  
Et l'on prit un drap blanc dans l'armoire en noyer.  
L'aïeule cependant l'approchait du foyer  
Comme pour réchauffer ses membres déjà roides<sup>4</sup>.  
Hélas ! ce que la mort touche de ses mains froides  
Ne se réchauffe plus aux foyers d'ici-bas !  
Elle pencha la tête et lui tira ses bas,  
Et dans ses vieilles mains prit les pieds du cadavre.  
– Est-ce que ce n'est pas une chose qui navre !

<sup>4</sup> *Roides* : raidis par la mort.

Cria-t-elle ; monsieur, il n'avait pas huit ans !  
 Ses maîtres, il allait en classe, étaient contents.  
 Monsieur, quand il fallait que je fisse une lettre,  
 C'est lui qui l'écrivait. Est-ce qu'on va se mettre  
 À tuer les enfants maintenant ? Ah ! mon Dieu !  
 On est donc des brigands ! Je vous demande un peu,  
 Il jouait ce matin, là, devant la fenêtre !  
 Dire qu'ils m'ont tué ce pauvre petit être !  
 Il passait dans la rue, ils ont tiré dessus.  
 Monsieur, il était bon et doux comme un Jésus.  
 Moi je suis vieille, il est tout simple que je parte ;  
 Cela n'aurait rien fait à monsieur Bonaparte  
 De me tuer au lieu de tuer mon enfant ! –  
 Elle s'interrompt, les sanglots l'étouffant,  
 Puis elle dit, et tous pleuraient près de l'aïeule :  
 – Que vais-je devenir à présent toute seule ?  
 Expliquez-moi cela, vous autres, aujourd'hui.  
 Hélas ! je n'avais plus de sa mère que lui.  
 Pourquoi l'a-t-on tué ? Je veux qu'on me l'explique.  
 L'enfant n'a pas crié vive la République. –  
 Nous nous taisions, debout et graves, chapeau bas,  
 Tremblant devant ce deuil qu'on ne console pas.  
 Vous ne compreniez point, mère, la politique.  
 Monsieur Napoléon, c'est son nom authentique,  
 Est pauvre et même prince ; il aime les palais ;  
 Il lui convient d'avoir des chevaux, des valets,  
 De l'argent pour son jeu, sa table, son alcôve<sup>1</sup>,  
 Ses chasses ; par la même occasion, il sauve  
 La famille, l'église et la société ;  
 Il veut avoir Saint-Cloud, plein de roses l'été,  
 Où viendront l'adorer les préfets et les maires ;  
 C'est pour cela qu'il faut que les vieilles grands-mères,  
 De leurs pauvres doigts gris que fait trembler le temps,  
 Cousent dans le linceul des enfants de sept ans.

*Les Châtiments*, livre II, 3 (1853)

<sup>1</sup>Alcôve : Enfoncement pratique dans une chambre pour y mettre un lit. Par extension, lieu des rapports amoureux.

## (14-15) Charles BAUDELAIRE (1821-1867)

*Baudelaire est l'auteur de deux œuvres majeures de la poésie du XIXe siècle. Dans le recueil en vers Les Fleurs du mal, il exprime le déchirement de l'homme entre aspiration à l'Idéal et souffrance morale du « spleen » (profonde mélancolie). Quant aux Petits poèmes en prose (ci-contre), c'est l'un des premiers recueils français de poésie en prose.*

### SPLEEN IV

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle  
 Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,  
 Et que de l'horizon embrassant tout le cercle  
 Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits ;

Quand la terre est changée en un cachot humide,  
 Où l'Espérance, comme une chauve-souris,  
 S'en va battant les murs de son aile timide  
 Et se cognant la tête à des plafonds pourris ;

Quand la pluie étalant ses immenses traînées  
 D'une vaste prison imite les barreaux,  
 Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées  
 Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie  
 Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,  
 Ainsi que des esprits errants et sans patrie  
 Qui se mettent à geindre opiniâtrement.

– Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,  
 Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir,  
 Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,  
 Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

*Les Fleurs du mal*, « Spleen et Idéal » (1857)

Laisse-moi respirer longtemps, longtemps, l'odeur de tes cheveux, y plonger tout mon visage, comme un homme altéré dans l'eau d'une source, et les agiter avec ma main comme un mouchoir odorant, pour secouer des souvenirs dans l'air.

Si tu pouvais savoir tout ce que je vois ! tout ce que je sens ! tout ce que j'entends dans tes cheveux ! Mon âme voyage sur le parfum comme l'âme des autres hommes sur la musique.

Tes cheveux contiennent tout un rêve, plein de voilures et de mâtures<sup>1</sup> ; ils contiennent de grandes mers dont les moussons me portent vers de charmants climats, où l'espace est plus bleu et plus profond, où l'atmosphère est parfumée par les fruits, par les feuilles et par la peau humaine.

Dans l'océan de ta chevelure, j'entrevois un port fourmillant de chants mélancoliques, d'hommes vigoureux de toutes nations et de navires de toutes formes découpant leurs architectures fines et compliquées sur un ciel immense où se prélassent l'éternelle chaleur.

Dans les caresses de ta chevelure, je retrouve les langueurs des longues heures passées sur un divan, dans la chambre d'un beau navire, bercées par le roulis<sup>2</sup> imperceptible du port, entre les pots de fleurs et les gargoulettes<sup>3</sup> rafraîchissantes.

Dans l'ardent foyer de ta chevelure, je respire l'odeur du tabac mêlé à l'opium et au sucre ; dans la nuit de ta chevelure, je vois resplendir l'infini de l'azur tropical ; sur les rivages duvetés de ta chevelure je m'enivre des odeurs combinées du goudron, du musc<sup>4</sup> et de l'huile de coco.

Laisse-moi mordre longtemps tes tresses lourdes et noires. Quand je mordille tes cheveux élastiques et rebelles, il me semble que je mange des souvenirs.

*Petits poèmes en prose (1869, posth.)*

<sup>1</sup> *Mât* : ensemble des mâts d'un navire.

<sup>2</sup> *Roulis* : agitation d'un bateau qui penche de gauche à droite.

<sup>3</sup> *Gargoulette* : sorte de gourde en poterie.

<sup>4</sup> *Musc* : parfum produit grâce à une substance odorante sécrétée par un animal d'Asie.

*Dans ce poème de jeunesse, le poète symboliste Paul Verlaine trace la voie d'un nouveau lyrisme : le thème traditionnel de la Femme idéale se nourrit dans ce sonnet de l'étrangeté du rêve.*

#### MON RÊVE FAMILIER

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant  
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,  
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même  
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur, transparent  
Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème  
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,  
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse ? – Je l'ignore.  
Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore  
Comme ceux des aimés que la Vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,  
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a  
L'inflexion<sup>5</sup> des voix chères qui se sont tues.

*Poèmes saturniens (1866)*

<sup>5</sup> *Inflexion* : changement d'intonation ou d'accent dans la voix.

## (17-18) Arthur RIMBAUD (1854-1891)

Poète prodige qui écrit toute son œuvre entre 15 et 19 ans, Rimbaud est l'auteur à la fois de poèmes en vers – comme « Voyelles », représentatif du symbolisme par sa dimension mystérieuse – et en prose, notamment dans son recueil *Illuminations* (voir « Aube » page suivante).

AUBE

### VOYELLES

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles,  
Je dirai quelque jour vos naissances latentes :  
A, noir corset velu des mouches éclatantes  
Qui bombinent<sup>1</sup> autour des puanteurs cruelles<sup>2</sup>,

Golfes d'ombre ; E, candeurs<sup>3</sup> des vapeurs et des tentes,  
Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles<sup>4</sup> ;  
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles  
Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;

U, cycles, vibrations divins des mers virides<sup>5</sup>,  
Paix des pâtis<sup>6</sup> semés d'animaux, paix des rides  
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux ;

O, suprême Clairon plein des strideurs<sup>7</sup> étranges,  
Silences traversés des Mondes et des Anges :  
– O l'Oméga<sup>8</sup>, rayon violet de Ses Yeux !

*Poésies* (écrit vers 1872, publié en 1883)

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombres ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom.

Je ris au wasserfall<sup>9</sup> blond qui s'échevela à travers les sapins : à la cime argentée je reconnus la déesse.

Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée au coq. A la grand'ville elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

Au réveil il était midi.

*Illuminations* (1875)

<sup>1</sup> *Bombinent* : tourner en bourdonnant (forgé par Rimbaud).

<sup>2</sup> *Cruelles* : au sens latin de « sanglantes ».

<sup>3</sup> *Candeurs* : au sens latin de « blancheurs ».

<sup>4</sup> *Ombelles* : petites fleurs formant une sorte de parasol.

<sup>5</sup> *Virides* : du latin *viridis*, vert, verdoyant.

<sup>6</sup> *Pâtis* : terres de pâturage.

<sup>7</sup> *Strideurs* : bruits stridents (mot ancien).

<sup>8</sup> *Oméga* : dernière lettre de l'alphabet grec.

<sup>9</sup> *Wasserfall* : mot allemand qui signifie « chute d'eau ».

### (19) Stéphane MALLARMÉ (1842-1898)

*Mallarmé est peut-être le plus hermétique des poètes symbolistes. Son fameux « sonnet en yx », qui collectionne les mots rares, a été travaillé pendant vingt ans. Il ne s'agit pas pour le lecteur d'en traduire le sens, mais de vivre l'expérience même de ce travail d'écriture.*

#### SONNET EN YX

Ses purs ongles très haut dédiant leur onyx<sup>1</sup>,  
L'Angoisse, ce minuit, soutient, lampadophore<sup>2</sup>,  
Maint rêve vespéral<sup>3</sup> brûlé par le Phénix<sup>4</sup>  
Que ne recueille pas de cinéraire amphore<sup>5</sup>.

Sur les crédences<sup>6</sup>, au salon vide : nul ptyx<sup>7</sup>,  
Aboli bibelot d'inanité sonore,  
(Car le Maître est allé puiser des pleurs au Styx<sup>8</sup>  
Avec ce seul objet dont le Néant s'honore).

Mais proche la croisée au nord vacante, un or  
Agonise selon peut-être le décor  
Des licornes ruant du feu contre une nixe<sup>9</sup>,

Elle, défunte nue en le miroir, encor  
Que, dans l'oubli fermé par le cadre, se fixe  
De scintillations sitôt le septuor<sup>10</sup>.

*Poésies (1887)*

<sup>1</sup> *Onyx* : variété d'agate, pierre translucide comme un ongle.

<sup>2</sup> *Lampadophore* : « porte-flambeaux », nom tiré du grec, apposé à « l'Angoisse ».

<sup>3</sup> *Vespéral* : du soir.

<sup>4</sup> *Phénix* : oiseau fabuleux renaissant de ses cendres après avoir brûlé sur un bûcher.

<sup>5</sup> *Cinénaire amphore* : vase destiné à recueillir les cendres d'un mort.

<sup>6</sup> *Crédences* : petits buffets ou consoles.

<sup>7</sup> *Ptyx* : tablette ou feuillet pour écrire.

<sup>8</sup> *Styx* : fleuve des Enfers dans la mythologie grecque.

<sup>9</sup> *Nixe* : génie ou nymphe des eaux dans les légendes germaniques.

<sup>10</sup> *Septuor* : composition musicale en 7 parties ou formation instrumentale de 7 membres.

### (20-21) Guillaume APOLLINAIRE (1880-1918)

*« À la fin tu es las de ce monde ancien » : le premier vers d'Alcools dit assez combien la modernité était importante pour Apollinaire. Proche des peintres cubistes, il explora de nouvelles voies dont les Calligrammes sont l'exemple le plus spectaculaire (voir page suivante).*

#### LE PONT MIRABEAU

Sous le pont Mirabeau coule la Seine  
Et nos amours,  
Faut-il qu'il m'en souvienne  
La joie venait toujours après la peine

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face  
Tandis que sous  
Le pont de nos bras passe  
Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante  
L'amour s'en va  
Comme la vie est lente  
Et comme l'Espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines  
Ni temps passé  
Ni les amours reviennent  
Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

*Alcools (1913)*



**(23) Henri MICHAUX (1899-1984)**

*Proche du surréalisme, Henri Michaux restait un solitaire à l'écart de tout mouvement organisé. Il s'efforça d'exorciser le monde hostile par le langage et, comme l'indiquent les titres de certains de ses ouvrages, L'Espace du dedans ou Lointain intérieur, de révéler le monde enfoui au plus profond de soi.*

ICEBERGS

Icebergs, sans garde-fou, sans ceinture, où de vieux cormorans<sup>1</sup> abattus et les âmes des matelots morts récemment viennent s'accouder aux nuits enchanteresses de l'hyperboréal<sup>2</sup>.

Icebergs, Icebergs, cathédrales sans religion de l'hiver éternel, enrobés dans la calotte glaciaire de la planète Terre.

Combien hauts, combien purs sont tes bords enfantés par le froid.

Icebergs, Icebergs, dos du Nord-Atlantique, augustes<sup>3</sup> Bouddhas gelés sur des mers incontestées, Phares scintillants de la Mort sans issue, le cri éperdu du silence dure des siècles.

Icebergs, Icebergs, Solitaires sans besoin, des pays bouchés, distants, et libres de vermine. Parents des îles, parents des sources, comme je vous vois, comme vous m'êtes familiers...

*La Nuit remue (1931)*

---

<sup>1</sup> *Cormoran* : oiseau aquatique au plumage noir à reflets verts et bronzés, qui se nourrit de poissons qu'il pêche en plongeant.

<sup>2</sup> *Hyperboréal* : (adjectif ici employé comme nom) qui est propre aux régions du Grand Nord.

<sup>3</sup> *Auguste* : relatif aux princes, aux rois et à leurs épouses. Par extension : qui a quelque chose d'imposant, de solennel, de grave ; qui est digne de vénération ou de respect.

**(24) Francis PONGE (1899-1988)**

*D'abord proche des surréalistes, Ponge s'en est éloigné pour écrire une poésie descriptive et explicative, rejetant le lyrisme. Le projet de son recueil de poèmes en prose Le Parti pris des choses est de s'intéresser aux objets les plus banals et quotidiens.*

LE CAGEOT

À mi-chemin de la cage au cachot la langue française a cageot, simple caissette à claire-voie vouée au transport de ces fruits qui de la moindre suffocation font à coup sûr une maladie.

Agencé de façon qu'au terme de son usage il puisse être brisé sans effort, il ne sert pas deux fois. Ainsi dure-t-il moins encore que les denrées fondantes ou nuageuses qu'il enferme.

À tous les coins de rues qui aboutissent aux halles, il luit alors de l'éclat sans vanité du bois blanc. Tout neuf encore, et légèrement ahuri d'être dans une pose maladroitement à la voirie jeté sans retour, cet objet est en somme des plus sympathiques, – sur le sort duquel il convient toutefois de ne s'appesantir longuement.

*Le Parti pris des choses (1942)*

## (25) Robert DESNOS (1900-1945)

*Comme d'autres surréalistes, Desnos s'est engagé dans la Résistance : c'est ainsi qu'il a participé au recueil L'Honneur des poètes, publié clandestinement pendant l'Occupation. Déporté par les nazis, il est mort en Tchécoslovaquie peu après la Libération de la France...*

Ce cœur qui haïssait la guerre voilà qu'il bat pour le combat et la bataille !

Ce cœur qui ne battait qu'au rythme des marées, à celui des saisons, à celui des heures du jour et de la nuit.

Voilà qu'il se gonfle et qu'il envoie dans les veines un sang brûlant de salpêtre<sup>1</sup> et de haine.

Et qu'il mène un tel bruit dans la cervelle que les oreilles en sifflent  
Et qu'il n'est pas possible que ce bruit ne se répande pas dans la ville  
et la campagne

Comme le son d'une cloche appelant à l'émeute et au combat.

Écoutez, je l'entends qui me revient renvoyé par les échos.

Mais non, c'est le bruit d'autres cœurs, de millions d'autres cœurs battant comme le mien à travers la France.

Ils battent au même rythme pour la même besogne tous ces cœurs,  
Leur bruit est celui de la mer à l'assaut des falaises  
Et tout ce sang porte dans des millions de cervelles un même mot  
d'ordre :

Révolte contre Hitler et mort à ses partisans !

Pourtant ce cœur haïssait la guerre et battait au rythme des saisons,

Mais un seul mot : Liberté a suffi à réveiller les vieilles colères

Et des millions de Français se préparent dans l'ombre à la besogne  
que l'aube proche leur imposera.

Car ces cœurs qui haïssaient la guerre battaient pour la liberté au  
rythme même des saisons et des marées, du jour et de la nuit.

Recueil collectif *L'Honneur des poètes* (1943)

---

<sup>1</sup> *Salpêtre* : substance qui servait à fabriquer les explosifs.

## (26) Jacques PRÉVERT (1900-1977)

*Jacques Prévert exerça ses talents artistiques dans des domaines très divers : théâtre, scénarios et dialogues de cinéma, collages visuels... Mais il est surtout connu comme poète populaire, notamment avec le succès du recueil Paroles (1946) qui regroupe ses textes publiés auparavant dans des revues.*

PATER NOSTER

Notre Père qui êtes aux cieux

Restez-y

Et nous nous resterons sur la terre

Qui est quelquefois si jolie

Avec ses mystères de New York

Et puis ses mystères de Paris<sup>2</sup>

Qui valent bien celui de la Trinité<sup>3</sup>

Avec son petit canal de l'Ourcq<sup>4</sup>

Sa grande muraille de Chine

Sa rivière de Morlaix<sup>5</sup>

Ses bêtises de Cambrai<sup>6</sup>

Avec son océan Pacifique

Et ses deux bassins aux Tuileries

Avec ses bons enfants et ses mauvais sujets

Avec toutes les merveilles du monde

---

<sup>2</sup> Allusion à un roman-feuilleton très populaire du XIXe siècle, *Les Mystères de Paris* d'Eugène Sue (1842-1843).

<sup>3</sup> *Trinité* : dans la théologie chrétienne, désigne l'union des trois personnes divines (le Père, le Fils et le Saint-Esprit).

<sup>4</sup> *Canal de l'Ourcq* : canal du bassin parisien, qui traverse le Nord-Est de Paris.

<sup>5</sup> *Morlaix* : ville bretonne.

<sup>6</sup> *Cambrai* : ville du Nord de la France, célèbre pour ses bonbons à la menthe appelés « bêtises ».



Qui sont là  
 Simplement sur la terre  
 Offertes à tout le monde  
 Éparpillées  
 Émerveillées elles-mêmes d'être de telles merveilles  
 Et qui n'osent se l'avouer  
 Comme une jolie fille nue qui n'ose se montrer  
 Avec les épouvantables malheurs du monde  
 Qui sont légion  
 Avec leurs légionnaires  
 Avec leurs tortionnaires  
 Avec le maîtres de ce monde  
 Les maîtres avec leurs prêtres leurs traîtres et leurs reîtres<sup>1</sup>  
 Avec les saisons  
 Avec les années  
 Avec les jolies filles et avec les vieux cons  
 Avec la paille de la misère pourrissant dans l'acier des canons<sup>2</sup>.

*Paroles (1946)*

## (27) Raymond QUENEAU (1903-1976)

*Romancier célèbre, fondateur du mouvement de l'Oulipo en 1960, Raymond Queneau était également poète. Dans « Si tu t'imagines », poème qui fut chanté par Juliette Gréco, il reprend avec humour le thème du « carpe diem » latin en pastichant la célèbre « Ode à Cassandre » de Ronsard (voir poème 4).*

Si tu t'imagines  
 si tu t'imagines  
 fillette fillette  
 si tu t'imagines  
 xa va xa va xa  
 va durer toujours  
 la saison des za  
 la saisons des za  
 saison des amours  
 ce que tu te goures  
 fillette fillette  
 ce que tu te goures

Si tu crois petite  
 si tu crois ah ah  
 que ton teint de rose  
 ta taille de guêpe  
 tes mignons biceps  
 tes ongles d'email  
 ta cuisse de nymphe  
 et ton pied léger  
 si tu crois petite  
 xa va xa va xa  
 va durer toujours  
 ce que tu te goures  
 fillette fillette  
 ce que tu te goures

Les beaux jours s'en vont  
 les beaux jours de fête  
 soleils et planètes  
 tournent tous en rond  
 mais toi ma petite  
 tu marches tout droit  
 vers sque tu vois pas  
 très surnois s'approchent  
 la ride véloce  
 la pesante graisse  
 le menton triplé  
 le muscle avachi  
 allons cueille cueille  
 les roses les roses  
 roses de la vie  
 et que leurs pétales  
 soient la mer étale  
 de tous les bonheurs  
 allons cueille cueille  
 si tu le fais pas  
 ce que tu te goures  
 fillette fillette  
 ce que tu te goures

*L'Instant fatal (1948)*

<sup>1</sup> *Reître* : cavalier allemand mercenaire au service de la France aux XVe et XVIe siècle, par extension, guerrier brutal et grossier.

<sup>2</sup> La paille servait à nettoyer l'affût des canons.

## (28) Louis ARAGON (1897-1982)

*Célèbre poète surréaliste, mais aussi écrivain engagé, Aragon a écrit les « Strophes pour se souvenir » en 1955, en mémoire des membres du groupe Manouchian, résistants étrangers fusillés par les Allemands le 21 février 1944. L'annonce de leur condamnation s'était faite par une affiche reproduisant leurs photographies, restée sous le nom de l'Affiche rouge.*

### STROPHES POUR SE SOUVENIR

Vous n'avez réclamé la gloire ni les larmes  
Ni l'orgue ni la prière aux agonisants  
Onze ans déjà que cela passe vite onze ans  
Vous vous étiez servi simplement de vos armes  
La mort n'éblouit pas les yeux des Partisans<sup>1</sup>

Vous aviez vos portraits sur les murs de nos villes  
Noirs de barbe et de nuit hirsutes menaçants  
L'affiche qui semblait une tache de sang  
Parce qu'à prononcer vos noms sont difficiles  
Y cherchait un effet de peur sur les passants

Nul ne semblait vous voir Français de préférence  
Les gens allaient sans yeux pour vous le jour durant  
Mais à l'heure du couvre-feu des doigts errants  
Avaient écrit sous vos photos MORTS POUR LA FRANCE  
Et les mornes matins en étaient différents

Tout avait la couleur uniforme du givre  
À la fin février pour vos derniers moments  
Et c'est alors que l'un de vous dit calmement  
*Bonheur à tous Bonheur à ceux qui vont survivre*  
*Je meurs sans haine en moi pour le peuple allemand*

*Adieu la peine et le plaisir Adieu les roses*  
*Adieu la vie adieu la lumière et le vent*  
*Marie-toi sois heureuse et pense à moi souvent*  
*Toi qui vas demeurer dans la beauté des choses*  
*Quand tout sera fini plus tard en Erivan<sup>2</sup>*

*Un grand soleil d'hiver éclaire la colline*  
*Que la nature est belle et que le cœur me fend*  
*La justice viendra sur nos pas triomphants*  
*Ma Mélinée<sup>3</sup> ô mon amour mon orpheline*  
*Et je te dis de vivre et d'avoir un enfant*

Ils étaient vingt et trois quand les fusils fleurirent  
Vingt et trois qui donnaient leur cœur avant le temps  
Vingt et trois étrangers et nos frères pourtant  
Vingt et trois amoureux de vivre à en mourir  
Vingt et trois qui criaient la France en s'abattant

*Le Roman inachevé (1956)*

---

<sup>1</sup> *Partisans* : nom donné aux résistants à l'occupation allemande.

---

<sup>2</sup> *Erivan* : capitale de l'Arménie, d'où était originaire Manouchian.

<sup>3</sup> *Mélinée* : prénom de la femme de Manouchian. Aragon emprunte ici des passages de la dernière lettre écrite par Manouchian à sa femme.

## (29) Léopold Sédar SENGHOR (1906-2011)

*Senghor, homme de la négritude, chantre de la culture africaine, révèle dans Éthiopiennes les beautés et les spécificités de l'Afrique et de l'homme noir. Ce poème, écrit en versets, est prévu pour être joué par un orchestre de jazz avec solo de trompette.*

À NEW YORK

I

New York ! D'abord j'ai été confondu par ta beauté, ces grandes filles d'or aux jambes longues.  
Si timide d'abord devant tes yeux de métal bleu, ton sourire de givre.  
Si timide. Et l'angoisse au fond des rues à gratte-ciel  
Levant des yeux de chouette parmi l'éclipse du soleil.  
Sulfureuse<sup>1</sup> ta lumière et les fûts livides, dont les têtes foudroient le ciel  
Les gratte-ciel qui défient les cyclones sur leurs muscles d'acier et leur peau patinée de pierres.  
Mais quinze jours sur les trottoirs chauves de Manhattan<sup>2</sup>  
– C'est au bout de la troisième semaine que vous saisit la fièvre en un bond de jaguar  
Quinze jours sans un puits ni pâturage, tous les oiseaux de l'air  
Tombant soudain et morts sous les hautes cendres des terrasses.  
Pas un rire d'enfant en fleur, sa main dans ma main fraîche  
Pas un sein maternel, des jambes de nylon.  
Des jambes et des seins sans sueur ni odeur.  
Pas un mot tendre en l'absence de lèvres, rien que des cœurs artificiels payés en monnaie forte.  
Et pas un livre où lire la sagesse.

---

<sup>1</sup> *Sulfureuse* : au sens propre, qui contient du soufre / au sens figuré, qui évoque l'enfer.

<sup>2</sup> *Manhattan* : l'un des cinq arrondissements de New York, partie la plus riche et touristique de la ville, cœur économique et financier.

La palette du peintre fleurit des Cristaux de corail.  
Nuits d'insomnie ô nuits de Manhattan ! si agitées de feux follets, tandis que les klaxons hurlent des heures vides  
Et que les eaux obscures charrient des amours hygiéniques, tels des fleuves en crue des cadavres d'enfants.

II

Voici le temps des signes et des comptes  
New York ! or voici le temps de la manne<sup>3</sup> et de l'hysope<sup>4</sup>.  
Il n'est que d'écouter les trombones de Dieu, ton cœur battre au rythme du sang ton sang.  
J'ai vu dans Harlem<sup>5</sup> bourdonnant de bruits de couleurs solennelles et d'odeurs flamboyantes.  
– C'est l'heure du thé chez le livreur-en-produits-pharmaceutiques.  
J'ai vu se préparer la fête de la Nuit à la fuite du jour. Je proclame la Nuit plus véridique que le jour.  
C'est l'heure pure où dans les rues, Dieu fait germer la vie d'avant mémoire  
Tous les éléments amphibies<sup>6</sup> rayonnants comme des soleils.  
Harlem Harlem ! voici ce que j'ai vu  
Harlem Harlem !  
Une brise verte de blés sourdre<sup>7</sup> des pavés labourés par les Pieds nus de danseurs.  
Croupes rondes de soie et seins de fers de lance, ballets de nénuphars et de masques fabuleux  
Aux pieds des chevaux de police, les mangues de l'amour rouler des maisons basses.

---

<sup>3</sup> *Manne* : nourriture abondante et inespérée, bienfait d'origine divine.

<sup>4</sup> *Hysope* : Plante à feuillage persistant et à fleurs bleues, poussant dans les régions méditerranéennes et utilisée en infusion pour ses propriétés stimulantes, pectorales et stomachiques.

<sup>5</sup> *Harlem* : quartier où vivent de nombreux Afro-américains, dans l'arrondissement de Manhattan.

<sup>6</sup> *Amphibie* : qui possède la faculté de vivre sur la terre et dans l'eau.

<sup>7</sup> *Sourdre* : sortir du sol, jaillir.

Et j'ai vu le long des trottoirs, des ruisseaux de rhum blanc des ruisseaux de lait noir dans le brouillard bleu des cigares.

J'ai vu le ciel neiger au soir des fleurs de coton et des ailes de séraphins<sup>1</sup> et des panaches<sup>2</sup> de sorciers.

Écoute New York ! ô écoute ta voix mâle de cuivre ta voix vibrante de hautbois, l'angoisse bouchée de tes larmes tomber en gros caillots de sang Écoute au loin battre ton cœur nocturne, rythme et sang du tam-tam, tam-tam sang et tam-tam.

### III

New York ! je dis New York, laisse affluer le sang noir dans ton sang  
Qu'il dérouille tes articulations d'acier, comme une huile de vie  
Qu'il donne à tes ponts la courbe des croupes et la souplesse des lianes.  
Voici revenir les temps très anciens, l'unité retrouvée la réconciliation du Lion du Taureau et de l'Arbre  
L'idée liée à l'acte l'oreille au cœur le signe au sens.  
Voilà tes fleuves bruissants de caïmans musqués et de lamantins<sup>3</sup> aux yeux de mirages. Et nul besoin d'inventer les Sirènes.  
Mais il suffit d'ouvrir les yeux à l'arc-en-ciel d'Avril  
Et les oreilles, surtout les oreilles à Dieu qui d'un rire de saxophone créa le ciel et la terre en six jours.  
Et le septième jour, il dort du grand sommeil nègre.

*Éthiopiennes* (1956)

---

<sup>1</sup> *Séraphin* : ange, appartenant selon la tradition chrétienne à la première hiérarchie des anges, décrit avec trois paires d'ailes et dont la fonction est d'adorer et de louer Dieu.

<sup>2</sup> *Panache* : grande plume ou bouquet de plumes, souvent de couleurs diverses, liées à la base et s'épanouissant librement, utilisé(e) comme ornement.

<sup>3</sup> *Lamantin* : mammifère aquatique et herbivore, de l'ordre des siréniens, au corps fuselé, vivant en Afrique et en Amérique tropicale.

### (30) Jacques RÉDA (né en 1929)

*Le poète contemporain Jacques Réda a l'habitude de flâner, à pieds ou sur son vélomoteur, à travers la ville et ses banlieues : l'univers urbain est pour lui source d'inspiration. Dans ce poème, la vision d'un vélo illuminé par le soleil, en fin d'après-midi, frappe les sens et l'imagination du promeneur, qui transfigure cet objet quotidien à travers son poème.*

### LA BICYCLETTE

Passant dans la rue un dimanche à six heures, soudain,  
Au bout d'un corridor fermé de vitres en losange,  
On voit un torrent de soleil qui roule entre des branches  
Et se pulvérise à travers les feuilles d'un jardin,  
Avec des éclats palpitants au milieu du pavage  
Et des gouttes d'or – en suspens aux rayons d'un vélo.  
C'est un grand vélo noir, de proportions parfaites,  
Qui touche à peine au mur. Il a la grâce d'une bête  
En éveil dans sa fixité calme : c'est un oiseau.  
La rue est vide. Le jardin continue en silence  
De déverser à flots ce feu vert et doré qui danse  
Pieds nus, à petits pas légers sur le froid du carreau.  
Parfois un chien aboie ainsi qu'aux abords d'un village.  
On pense à des murs écroulés, à des bois, des étangs.  
La bicyclette vibre alors, on dirait qu'elle entend.  
Et voudrait-on s'en emparer, puisque rien ne l'entrave,  
On devine qu'avant d'avoir effleuré le guidon  
Éblouissant, on la verrait s'enlever d'un seul bond  
À travers le vitrage à demi noyé qui chancelle,  
Et lancer dans le feu du soir les grappes d'étincelles  
Qui font à présent de ses roues deux astres en fusion.

*Retour au calme* (1989)